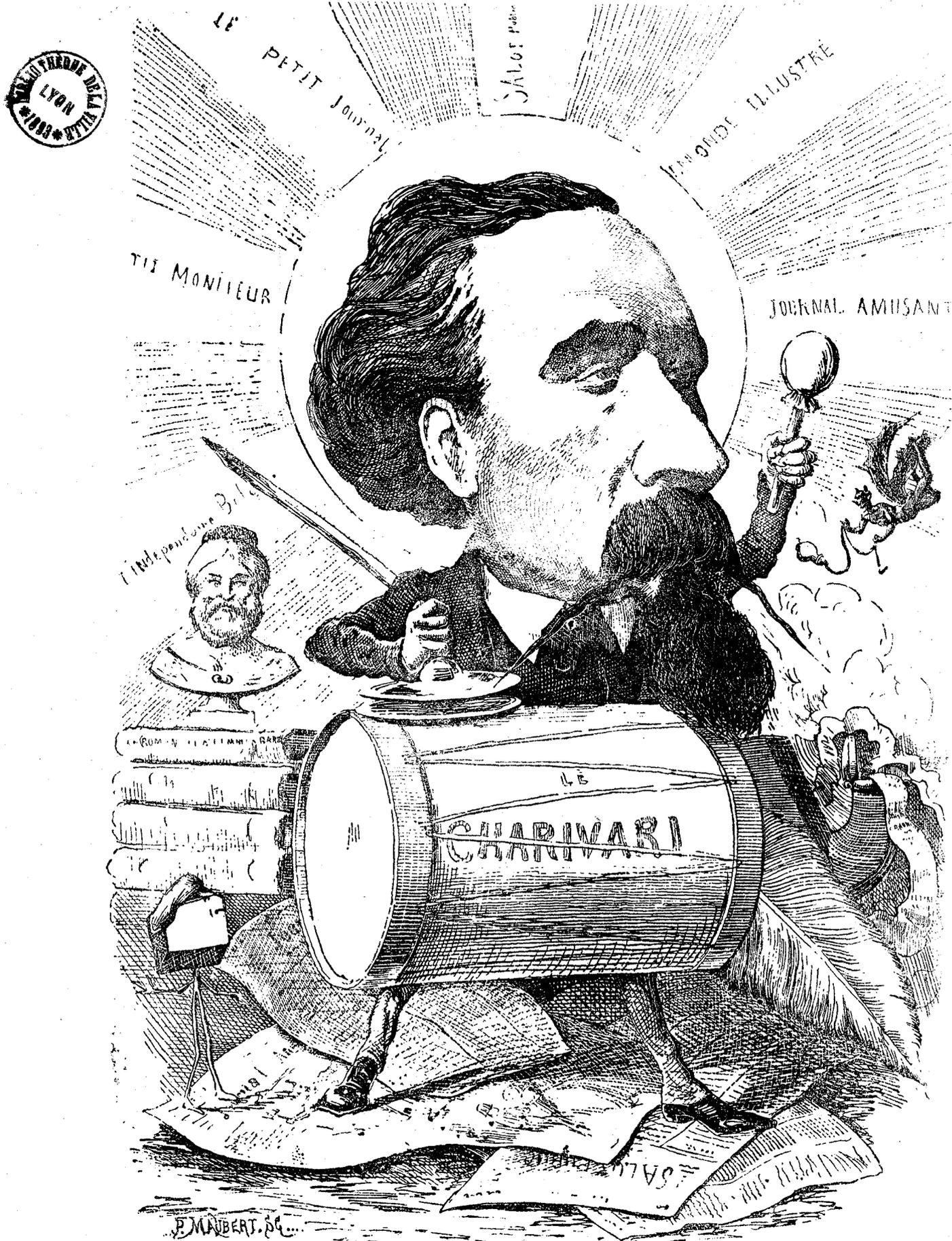


LE DÉMON

Journal humoristique, satirique, comique, drôlatique et charivarique
PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Bureaux, rue Palais-Grillet, 12, ouverts tous les jours, de 11 heures à 1 heure. — Boîte : rue Tupin, 31

Chez tous les Libraires de France et de Navarre



PIERRE VÉRON

AVIS

Le nombre de nos lecteurs ayant augmenté, nous prévenons ceux d'entre eux qui n'auraient pas les premiers numéros parus, qu'ils sont en vente, chez M. BALLAY, rue Tupin, et aux Bureaux du Journal, au prix de 15 centimes le numéro.

PIERRE VÉRON

Les littérateurs, en général, ont besoin de vieillir pour se faire connaître. J'en sais quelques-uns qui siègent parmi les quarante sans qu'on s'en doute, et dont les années ne sont pas aussi vertes que les palmes de leur habit académique.

M. Pierre Véron n'est pas de ce nombre; il a 34 ans d'âge et, depuis 13 ans, le journalisme est témoin de ses succès continuels. Nous connaissons tous, nous autres Lyonnais, ses charmantes lettres parisiennes dont le *Salut public* est trop avare maintenant, nous l'avons tous applaudi; sa verve est inépuisable, son style, quoique un peu maquillé, séduit, et si parfois les images qu'il nous présente n'ont pas de caractère sérieux, elles ont du moins le mérite de nous flatter par la couleur; ce sont des bouquets un peu artificiels, qu'il sait, du reste, parfaitement parfumer.

Il fut rédacteur de la *Revue de Paris*, de 1854 à 1858, et donnait pendant ce temps des articles à la *Chronique*.

En 1859 il entra au *Charivari*; il y est encore, et n'en sortira probablement pas. On ne quitte pas ceux qui nous aiment. — D'ailleurs toutes les portes lui sont ouvertes: le *Monde illustré*, l'*Illustration*, le *Petit Journal*, le *Journal amusant*, l'*Avenir national*, l'*Opinion* non moins nationale, le *Nain jaune* et tous les

FEUILLETON DU DÉMON

CASCADEUSES ET CREVÉS

Mystères du monde interlope lyonnais dévoilés par le baron Schtemlavre

PROLOGUE

J'aime les promenades sans but.

Un jour de désespoir je portai mes pas nonchamment jusqu'au cimetière de Loyasse.

L'avez-vous remarqué?

Il n'y a rien au monde de si désopilant et de si burlesque que la traduction fanfaronne de la douleur humaine, mais aussi il n'y a rien d'aussi tristement stupide.

Toutes les passions de celui qui reste sont incrustées dans la pierre qui recouvre celui qui n'est plus; mais, les sentiments qui dominent sont l'égoïsme, l'indifférence et l'hypocrisie.

L'hypocrisie des larmes! le plus affreux, le plus repoussant de tous les masques que l'homme puisse mettre sur sa conscience.

Ainsi allaient d'un cyprès à une immortelle mes réflexions qui prenaient des teintes sombres comme les croix tachetées de larmes blanches qui m'entouraient, quand j'entendis le bruit sourd produit par une pellette de terre tombant sur un cercueil en frêne ou en peuplier.

A travers une allée d'ifs et de saules, je me dirigeai vers une fosse béante qu'un bonhomme à cheveux blancs emplissait de terre à la hâte.

nains de la province se disputent sa collaboration toujours en hausse.

Malgré ce travail de géant, il trouve encore le temps d'écrire des volumes humoristiques et fantaisistes, d'une originalité toute véroniste. *Le Pavé de Paris*, *Paris s'amuse*, les *Marionnettes*, le *Roman de la Femme à barbe*, *Avez-vous besoin d'argent*, etc., etc., sont des chefs-d'œuvre d'un genre qui lui appartient exclusivement.

M. Pierre Véron boit dans son verre, et son verre est grand.

Signalons, pour finir, sa désopilante comédie: *Sauvé! mon Dieu!* faite en collaboration avec son ami Rochefort.

A NOS LECTEURS

Nous nous plaisons à constater l'immense succès du journal la *Marionnette*, succès mérité et auquel nous n'opposerons qu'une seule contestation.

On a pu voir dans la correspondance, certaines réponses affirmant que la rédaction était uniquement celle du *Journal de Guignol* et que toute autre feuille ne pouvait être qu'une usurpation.

Cette insinuation prouverait que les collaborateurs de M. Labaume, que nous connaissons et que nous pourrions nommer, ont bien peu de confiance dans leur propre mérite, pour se parer des plumes du paon. Ce sont pourtant des gens d'esprit, il le prouvent d'ailleurs; pourquoi donc en manquer par un désaveu moins honorable qu'intéressé.

Nous leur demandons bien humblement si M. Barrillot, notre rédacteur, ne serait pas ce poète qui signait autrefois *Cogne-Mou*, dans la feuille de *Guignol*, et si le même journal n'a pas employé une certaine *fée moqueuse* qui signe chez nous *Adrien S...*, son véritable nom?

Nous attendons leur réponse pour savoir, si nous

Il n'y avait pas de prêtre, il n'y avait pas de parents, il n'y avait même pas d'étrangers.

— Eh bien! père La Côte, dis-je au fossoyeur; toujours de l'ouvrage! La *Faucheuse* ne se lasse donc pas?

Ce vieillard voûté releva lentement la tête et, s'appuyant sur le manche de sa bêche, me dit de sa voix cassée, après avoir souri en me reconnaissant:

— Bonjour, monsieur le solitaire. Une drôle d'idée que vous avez tout de même de venir si souvent par ici. Si vous étiez forcé de les enterrer ceux qui meurent, vous ne prendriez pas cet endroit pour un lieu de récréation.

— Et qui donc vient-on d'ensevelir ainsi, sans prêtre et sans cortège?

— Celle-là! c'en est encore une qui s'ennuyait de travailler, qui trouvait sa robe de canuse trop mesquine, la Croix-Rousse trop haute, les battants du métier trop lourds et le pain de sa bonne femme de mère trop sec et trop dur. Quel malheur de mettre des enfants comme cela au monde!

— Vous la connaissiez donc? dis-je.

— Elle et puis toutes ses compagnes et tous ceux qui les fréquentent et qui se ruinent pour elles. Tenez, il n'y a pas dans tout Lyon un homme qui connaisse les secrets de la ville comme le père La Côte, le fossoyeur. Je sais toutes les histoires, tous les scandales, toutes les aventures, tous les crimes, tous les mystères qui se sont passés et qui se passeront encore autour des Terreaux, de Bellecour et de la place Louis XVI. Je les ai recueillies toutes ces intrigues dont seuls, peut-être, les auteurs avaient la clé, et je les ai couchées sur un grand registre.

Je compris que le vieillard était décidé à bavarder et saisissant cette occasion de pénétrer les arcanes d'une grande ville, je lui répondis:

— Voyons, père, terminez votre ouvrage et comme la journée est finie nous irons boire une bouteille de vin dans le premier cabaret venu.

La gourmandise ne corrompt pas seulement la femme, elle corrompt aussi les vieillards.

n'avons pas été trompés, ce que nous craignons, car enfin il y a eu beaucoup de *Louis XVII* et il pourrait en être de même des fameux écrivains de *Guignol*.

Ceci me rappelle que bien des gens ont été victimes des erreurs causées par les ressemblances. Un exemple me suffira pour le prouver:

Un Marseillais se baignait dans la Saône et prit une crampe. Il allait se noyer lorsqu'un mouvement de tête dirigea ses regards sur le mont sacré de Fourvière; il aperçut la vierge et l'implora sous le nom de Notre-Dame de la Garde. La crampe ne cessa pas, il était perdu! Heureusement des canotiers l'avaient vu et le sauvèrent.

— Merci! mes amis, leur dit-il, en désignant le clocher, sans vous la vierge de la Garde me laissait bien sombrer.

— Parbleu! ce n'est pas elle, c'est celle de Fourvière.

— Troun de l'air! elles se ressemblent tant que je m'y suis trompé.

— Oui, elles se ressemblent.... de loin.

En serait-il de même de nos rédacteurs ou de ceux de la *Marionnette*?

La rédaction du *Journal de Guignol* se composait de cinq personnages signant: Guignol, Cogne-Mou, Claque-Posse, Caque-Nano et Gnaffron qui, en fait d'articles, n'en passait que dans sa comptabilité.

Guignol n'écrit plus, Cogne-Mou se nomme Asmodée dans le *Démon*, Claque-Posse fait peut-être partie de la *Marionnette*, mais nous n'oserions cependant pas l'affirmer; Caque-Nano a perdu de vue le clocher de Fourvière et celui du journal Labaume, quand à Gnaffron, le dernier, il est rentré dans les mêmes fonctions.

D'autres écrivains ont collaboré accidentellement au *Guignol*: trois d'entre eux comptent dans la liste du *Démon*.

LE DÉMON.

Il se hâta, et jetant la dernière pelletée.

— Tiens, dit-il, tu me fais plus suer que tu n'as valu! Nous quittâmes le cimetière.

Je réussis à m'introduire dans les pénates du bonhomme et l'amena à me montrer son registre, comme il appelait le recueil qu'il avait fait de toutes les actions bonnes et mauvaises qu'il lui avait été permis de connaître et dont les détails circonstanciés étaient arrivés jusqu'à lui.

Comment cet homme se trouvait-il en possession de tels secrets, je l'ignore. Toujours est-il qu'après avoir feuilleté ce cahier noirci et jaunâtre qui portait en titre:

Les Notes d'un Fossoyeur,

il me vint à l'esprit de faire:

CASCADEUSES ET CREVÉS

car j'y trouvai les mots de bien des charades sociales, de bien des énigmes de la vie publique et privée; mais que beaucoup d'entre vous ont cherchés longtemps, lecteurs, et peut-être cherchent encore.

Il y a dans le récit qui suivra ce prologue, du rire et des pleurs, de la folie et de la sagesse, du bien et du mal, de l'honneur et de l'infamie, de la vertu et du vice, mais surtout il y aura de grands exemples et une grande morale. Plus que tout cela, pour ne pas faire mentir le titre du journal il y aura du *cocasse*.

Et tout, tout y est vrai. Tous les événements se sont passés sous vos yeux, les acteurs vous coudoient presque tous dans les rues, vous respirez le même air et dans ces hommes et ces femmes qui passent vous ne voyez pas des crimes et des mauvaises actions, des vertus réelles et des actions sublimes?

Je mettrai un masque sur les visages mais, pour bon coup, ce masque aura la transparence de la gaze.

FIN DU PROLOGUE.

Baron SCHTEMLAVRE.

AUX GONES DE LYON

N'ayant comme un goulafre voulu ingurgiter, depuis le premier jusqu'au dernier mot, la contenance des cinq colonnes du griffardage en patois de la *Marionnette*, une particuyère que se requinque dans la journalisterie avec les lauriers de mon p'pa, je n'en ai apinché une indigestion que m'en a fait tomber abouchon comme un gone que ne peut pas chiner les tas à chon-crève.

Nom d'un rat ! y gn'en avait long comme les *suivez-moi donc jeune serin* d'une canante de la Closerie, de ce charabia, ousque j'ai pas retourné le *z'esprit* du temps ousque la tavelle de mon p'pa trafusait le cotivet d'un tas de patets qu'ont piaillé de *z'alleluia* aussi fort que de zoies à qui on depontèle les guibolles, ce qu'a fait que mon p'pa n'a t'été orbligé de chavirer son gerlot et de piquer sa lourde dans le baquet de l'éternité.

L'académie du Gorguillon en est stupéfoque comme une carpe que navigue dans l'huile de ricin. Guieu de Guieu ! comme on petafine la *grand'mère* du z'auteur de mon existence ! moi je n'en flageolle sus mes fumons comme le p'pa Noé après n'avoir trop liché de Brindas de son domaine ; y me semble qu'y gasse dans ma petite estomac de grattons fricassés dans une bassine avant le rétamage. — Ça m'a bouligué au point que j'en sis étendu sus mon pucier comme un grand gognand qu'a débaroulé, sus son darnier, la montée du Tire-Cul.

Caque-Nano vient de m'ordonnancer de prendre une lichette de pain d'amunission et de faire une saucette dans du vinaigre des deux, des trois ou des quatre voleurs, le chiffre ne fait rien à l'affaire. Y dit comme ça que ça va ravigotter médiatement mes sensations. Malgré sa merdecine et son priambule, je ne pense pas encore me lantibardanner sans m'ébauyer.

Je me tiens dans mon coin, comme un cabot qu'a chiqué le claqueret de son bargeois, et je renvoye forcément, au prochain mimero, le secret de l'incarnation de çui-là que pataraffe

GUIGNOL aîné.

SATAN AUX LYONNAIS

J'ai lu quelque part, dans les ouvrages du démolisseur Voltaire : — « *Il n'y a rien de sérieux dans la vie.* »

C'est trop fort ! me suis-je écrié.

Rien de *sérieux* dans la vie ! Qu'est-ce alors que la gloire, ton nom et tes œuvres, ô patriarche de Ferney ? Tu crois donc que tout ressemble à l'escamotage des bougies du roi Prusse. Non ! Laisse-nous, à nous, fils dégénérés du père, haut de cent coudées, laisse-nous cette suprême consolation de penser qu'il y a encore quelque chose de *sérieux* dans ce monde, ne serait-ce que les maux de dents, la platitude des entrefilets des journaux politiques, l'ennui des conférences, l'Exposition universelle, l'absurdité du théâtre des Célestins, la fatuité de nos fils de marchands, portant de fausses manchettes de fils de famille, et *cætera*.

Rien de *sérieux* ? Tout l'est, au contraire, seigneur Arouet. Je n'en veux pour preuves que les confidences de mes lecteurs.

Trente mille témoins ! c'est un succès.

Ecoute, roi des libres penseurs, ce que me disent les innombrables gens de goût qui achètent ma petite feuille.

— Mon banquier joue mes fonds à la Bourse, me chuchote un rentier, il me vole *très-sérieusement*, moi et tous ses clients, et il ira, à coups sûr, *très-sérieusement* aux galères.

— Moi, me dit un autre, je suis employé dans une administration. Mon chef de bureau fait avancer sa montre. J'arrive nécessairement en retard et il met dans sa poche, avec le plus grand *sérieux* du monde, l'amende à laquelle il me condamne, et par un règlement imaginaire.

— J'avais une fille. Ignace vint un jour frapper à sa porte au moment où elle agonisait ; il l'ensorcela et lui persuada de donner à ses compères, qui n'en avaient nul besoin, tous les biens dont, au contraire, avaient grand besoin son mari et ses enfants. Ce tour d'escobarde se fit sans rire.

— Moi, j'ai pour voisin un épicier. Je le vois frôler son vin sans hilarité, sans la moindre apparence de plaisanterie. Il vole donc *sérieusement* ses pratiques, et ce que celui-là fait, tous, épiciers ou droguistes, marchands de vin ou marchands de soupe, petits commerçants et gros négociants, tous le font importurbablement et *sérieusement*.

— Chose curieuse ! me souffle un littérateur, tous nos gâcheurs de papiers, tous nos poètes à vers gonflés et à bourse plate, tous nos journalistes à court d'haleine, tous nos romanciers fourbus, tous, depuis Viennet l'académicien, jusqu'aux rédacteurs de la *Boule de Neige*, journal hottentot, écrivent, élaborent, élucubrent des vers, des romans, des articles stupides, absurdes, ridicules ; avec un *sérieux* qui me fait *sérieusement* rire, car je vois qu'ils se prennent réellement eux-mêmes au *sérieux*.

— J'ai deux amies de pension, murmure une petite voix caressante : l'une, mariée, trompe *sérieusement* son mari, tout en lui persuadant *sérieusement* qu'elle ne le trompe pas ; l'autre est fille encore, mais elle a été mère. Elle est sur le point d'épouser un mari, fort bien tourné, ma foi, à qui fille et parents garantissent *sérieusement* la qualité de la marchandise.

Voilà ce que disent les 30,000 lecteurs du *Démon*. Oui, tout est *sérieux* dans cette vie, du premier vagissement du nouveau-né au dernier râle du mourant. N'est-ce pas *sérieux* la misère avec sa hideuse escorte de pensées mauvaises ?

N'est-ce pas *sérieux* l'opulence avec le plaisir qui blase et ledégoût qui énerve ?

N'est-ce pas *sérieux* l'ambition qui tue et qui fait marcher sa victime sur son propre cœur ?

N'est-ce pas *sérieux* l'indifférence qui mène à l'égoïsme et à l'isolement ?

Et les larmes qui tracent un sillon fatal sur les joues du malheureux, ne sont-elles pas *sérieuses* ?

Et le rire qui épanouit et fait grimacer les visages ?

Le rire ! c'est-à-dire ce qu'il y a de plus *sérieux* dans ce monde.

Le rire bruyant, constatant par ses éclats la bêtise humaine ; le rire sardonique, laissant entrevoir dans les plis de la bouche le mépris pour l'humanité vicieuse, faible, méchante ; le rire convulsif et misanthropique, décelant les blessures faites au cœur et à l'âme.

Arouet ! Arouet ! la vie avait donc eu pour toi bien des désillusions et bien des désechantements pour jeter ainsi à la face de notre siècle cette puissante ironie, car tout se fait *sérieusement*, chez nous.

Qu'en pensez-vous, Lyonnais ?

Voyez la femme trompant son mari ;

La maîtresse bernant son amant ;

La cocotte plumant les pigeons ;

Ignace aplatissant les cerveaux, rétrécissant les idées, accaparant la fortune ;

Les petits grands hommes de l'époque montant sur les tréteaux pour faire ressortir la difformité de leur taille naine ;

Les marchands volant le public ;

Le public cherchant à tromper le marchand ;

Trimm chroniquant au *Petit Journal* ;

M. d'Herblay nous donnant des comédiens horripilants ; et moi, faisant pour Satan qui m'en a prié, cet article qui n'a sans doute pas le sens commun.

Ceci est peut-être la seule chose qui ne soit pas *sérieuse*, pour ne pas donner tout à fait tort à Voltaire.

Pour Satan :

ADRIEN S.

LES DUELLISTES

Laissez, laissez à Dieu le droit de nous punir.

Acarus malfaisants, atomes ridicules ;

Un homme intelligent devrait se souvenir

Que le sang a souillé même les particules,

Et cependant j'ai lu dans un journal fameux

Qu'un publiciste issu, dit-on, des anciens preux,

S'est vanté, par trois fois, d'épargner l'existence

D'un rival. — Ajouter l'ironie, à l'offense

C'est beaucoup trop, hélas ! ça touche au spadassin.

Quand un bretteur se bat c'est presque un assassin.

Carrel, Dulong sont morts (auréole de gloire),

Emile Girardin, maudissant sa victoire

D'un courage viril, par un sublime effort

Vint pleurer sur la tombe et déplora la mort ;

Et puis, pour honorer cette noble poussière,

Fit serment de briser son arme meurtrière.

Il l'a tenu ; c'est grand ; puissiez-vous l'imiter :

Notre souffle est à Dieu, lui seul peut nous l'ôter.

Et vous qui tous les jours organes populaires,

Demandez le retrait des lois patibulaires,

Qui, la plume à la main, pouvez laver l'affront

Qu'un sot, un insulteur ose jeter au front,

Vous ne le faites pas, vous préférez l'arène

Où le sang va couler, vous vous battez sans haine.

Stupide préjugé, atroce point d'honneur,

Vous avez, il est vrai, près de vous un docteur ;

Ce qui tend à prouver qu'on aime encor la vie.

Un cancan de salon à tuer vous convie.

Ecoutez de Jersey, le poète chrétien,

Implorant Juarez pour Maximilien.

Défenseur de John Brown, sa voix fut méconnue,

Aujourd'hui Dieu voudra qu'elle soit entendue.

Et vous qui méprisez les Eon, les Floquin,

Clouez au pilori le nom de spadassin ;

Evitez désormais les professeurs d'escrime,

Et dites hautement : Le duel est un crime !

PLANCUS.

FANTASIE LYONNAISE

Je voudrais bien pouvoir mettre un sous-titre à cette *Fantaisie* et l'appeler d'un nom qui ne serait pas exclusivement littéraire ; j'aurais tant de choses à vous dire : mais je dois me taire puisque notre vignette, armes parlantes du but que nous nous sommes proposé, n'est pas accompagnée de la jeune femme aux balances qui fait aujourd'hui la fortune du *Figaro*.

Cependant, avant de m'éloigner à toutes rames des parages où notre gérant, ce garde-côte à l'œil exercé, me surveille, faisant geindre ses terribles ciseaux, je ne puis m'empêcher de rendre hommage au libéralisme de M. de Sainte-Beuve qui vient de prendre la défense de

LE DÉMON A L'EXPOSITION

TROISIÈME ARTICLE

la libre pensée et de la raison humaine.

L'auteur des *Nouveaux Lundis* n'était pas connu comme orateur, en entrant au Sénat il espérait même n'avoir à prendre la parole que pour des questions littéraires, ou pour la défense de ses confrères; son discours sur les bibliothèques populaires de Saint-Etienne vient de le révéler et il nous a prouvé une fois de plus que l'habit de sénateur n'est pas une camisole de force, mais qu'il peut être une toge pour défendre toute idée généreuse qui doit servir à l'éducation de l'homme, à former le cœur d'un citoyen, à soutenir une nation.

Cette dernière discussion valut bien des assauts à M. de Sainte-Beuve, mais j'ai vu avec plaisir qu'un des dignitaires du Luxembourg (le palais) qui, il y a quelques mois, dans une séance où M. de Sainte-Beuve avait aussi attaché le grelot, évoquait comme argument *ad hominem* la foi de ses pères, j'ai vu avec plaisir dis-je, que dans cette dernière circonstance il avait laissé dormir tranquilles les mânes de ses aïeux, dans leurs lincoils de pierre. — C'est certain! c'est certain! dirait Brasseur.

Je le répète, je ne peux et ne dois discuter aucun point de cette grave question; l'intérêt et la sympathie que nous inspirent à tous, les Stéphanois nos voisins, est la seule raison qui m'ait fait divaguer un instant sur un chapitre ou j'inscrirai le mot *Fin*, pour ne plus y revenir, quand j'aurai recommandé aux deux camps de lecteurs un livre que je viens de dévorer et qui est bien le tableau synoptique de ce long et affreux calembour qu'on appelle la vie.

Je veux parler de la *Malice des Choses*, de M. Arthur de Gravillon, dont vous vous rappelez sans doute la grande femme nue — *Sitio* — qui fut exposée au Salon de 186... et qui nous valut une si jolie lettre du peintre-poète pour défendre son enfant; mais avant l'attaque, n'était-elle pas toute défendue? Musset n'avait-il pas dit :

Tout est nu sur la terre hormis l'hypocrisie,
Tout est nu dans les cieux, tout est nu dans la vie,
Les tombeaux, les enfants et les divinités,
Tous les cœurs vraiment beaux laissent voir leurs beautés!

Nous avons tous été acteurs, plus ou moins, dans la *Malice des Choses* et j'ai bien ri en me reconnaissant dans les impasses de votre charmant volume, M. de Gravillon.

Le chapitre que vous dites contenir les meilleures malices, les souvenirs, est le plus mauvais, ou plutôt le seul mauvais, à mon avis. Pourquoi nous laisser toute une grande page blanche? Que j'aurais voulu voir ce nuage de points qui la traverse, remplacé par un de ces croquis en vingt lignes qui, sous votre plume, sont toujours un tableau.

L'exorde qui précède l'édition que j'ai entre les mains, prouve bien que les livres sont soumis aux destins comme les hommes; car la *Malice des Choses*, nom prédestiné, fut sauvé des eaux, comme un Moïse, après bien des péripéties, — tout un roman.

Je voudrais tout citer pour vous être agréable, lecteurs, qui ne connaissez pas cette amusante peinture de mœurs imbue de philosophie et de gaieté, dont Bertall hurina une centaine de dessins qui reproduisent si bien l'idée de l'auteur.

Je ne vous donnerai qu'une bouchée de mon délicieux régal, et puis, il ne faut pas abuser des bonnes choses. Voyez, dans les lignes qui suivent, comment l'auteur sait pincer la taille d'une femme.

« J'avais connu en l'air une douce fille, fauvette du Luxembourg, modiste, je crois. — Tout ce dont j'ai mémoire, c'est que sa taille était parfaitement ronde, et que je n'avais pas besoin d'en faire sept fois le tour, au clairon de mes baisers, pour voir les murailles tomber... Quelle charmante ville! quelles blanches coupoles!... Et combien glorieuse fut mon entrée! — Scélérat! — vous dites. Eh! qu'auriez-vous fait à ma place, la place prise? »

Mais la *malice des choses* était là; elle veillait sous les traits d'un oncle à héritage, il sut bien vite mettre sa canne dans les roues de la bonne fortune qui entraînait nos amoureux.

J'ai eu aussi ma *malice des choses*, comme je vous le disais tout à l'heure, et ce mauvais génie l'autre jour encore ne m'a pas épargné. J'étais assis dans les jardins de Bellecour, et je contemplais, — disons le mot, — avec amour, une jeune mère lutinant un charmant poupon blanc et rose comme elle, lorsque survint une autre dame, une vraie marquise de distinction; après un assaut de politesses, de baisers à l'enfant et de serremments de mains des deux amis, mon idole, mon rêve d'un instant, dit à la marquise :

— Et votre petite fille, ma chère belle?

— Elle se porte comme un charme.

— Vous avez trouvé une nourrice?

— Oui.

— Jeune?

— Oh, jeune, pas précisément, quarante-cinq ans.

— Quarante-cinq ans! mais alors ce n'est pas du lait qu'elle donne à son nourrisson.

— Qu'est-ce donc?

— Du fromage.

Patatract! quel écroulement d'illusions! Si j'avais été collégien je me serai brûlé la cervelle.

NOCTAMBULUS.

Vous me permettez, bienveillants lecteurs, de consacrer cette chronique à un fait qui m'est personnel. J'aime aussi, tout comme les autres, faire quelquefois de l'égotisme. Rassurez-vous, cependant, je n'irai pas jusqu'à dire *Moi et Hugo*, comme fait le grand Alexandre lorsqu'il parle de lui et de l'auteur d'*Hernani*.

Vous êtes donc prévenus. Les grincheux en seront quittes pour se passer de ma prose aujourd'hui.

Sachez-moi gré, dans tous les cas, de la déférence avec laquelle je vous crie casse-cou. N'ai-je pas vu, ces jours derniers, la glace du salon d'un cloporte parisien (s'il m'entendait!) flanquée de cet avis humain autant que laconique : *On est prévenu qu'il y a des boulettes empoisonnées dans les escaliers!*...

Voici le fait. J'étais rentré, accompagné de... vos vœux et réglant à l'avance ma journée du lendemain. A peine étais-je au lit qu'un sommeil réparateur vint distendre agréablement mes muscles raidis par la fatigue.

Alors un rêve étrange, ébouriffant, m'assaillit. J'étais transporté à ce lendemain attendu avec tant d'impatience et me trouvais à ma place de la veille d'où j'em brassais merveilleusement tous les détails de la *grande machine* jusque dans ses moindres recoins...

J'en suis encore ahuri. Ecoutez plutôt :

Français, Russes, Iroquois, Cochinchinois, Américains, tous les exposants réunis processionnellement défilaient célébrant la gloire du dieu du jour. Ce n'étaient que bannières étincelantes, pluie de fleurs, parfums crépitants dans les encensoirs et saturant l'air de leurs âcres senteurs.

Leur but semblait être un autel immense que dominait une statue gigantesque; c'était la divinité. Les yeux éblouis clignotaient devant les aveuglants rayons émanés de l'idole; moi seul pouvais, sans sourciller, en supporter l'éclat.

Je pensai d'abord que c'était le veau d'or et ne trouvai rien de bien surprenant à cette manifestation du culte renouvelé des Hébreux, — nous sommes tous plus ou moins Hébreux sur ce point, — et me mis à suivre attentivement l'étrange cérémonie.

A côté des thuriféraires de pieux acolytes savamment groupés autour de l'autel, — de l'étalage si vous voulez, — aspergeaient la foule d'une poudre brillante dévotement recueillie par les badauds de tous les pays qui ouvraient à la pluie précieuse des mains larges comme celles d'un chef de claque. Quelques grains apportés par un vent complaisant vinrent jusqu'à moi et s'arrêtèrent aux poils de mon menton. Je les cueillis attentivement et les examinai de même, flairant quelque farce grotesque. Par Saint-Barnum, c'était de l'ALUMINIUM!!!

Oh! je n'y tins plus, et je fis résonner les échos endormis du rire le plus franc et le plus jovial que oncques ils eussent répété.

Ce fut pour les acrobates de l'autre rive le son des trompettes de Jéricho. Tout s'écroula; les puflistes, balayés comme par le simoun, disparurent, et le veau d'or, qui n'était autre que la RÉCLAME, s'affaissa brusquement montrant à mes yeux réjouis l'inanité de ses flancs entrouverts, d'où il ne sortit rien, pas même du vent. Je me trompe, le mensonge caché à l'intérieur n'eut pas le temps de fuir et je le clouai d'un violent coup de fourche, laissant s'échapper une foule de petites vilénies et turpitudes dont j'aurais pu faire une brochette...

Je vis alors que toutes ces rutilantes bannières n'étaient autres que d'immenses affiches dont les plus insensées étalaient une cocasse personnage en qui je reconnus un grimacier anglais venu à Paris pour dilater la rate du peuple le plus spirituel de la terre. Heureux Parisiens, allez-vous rire!

La foule un instant dispersée s'était portée ailleurs. Strauss allait commencer son concert quotidien au Cercle international. Était-ce une illusion ou l'effet de la distance? Je n'entendais rien, j'aurais pu me croire à Lyon, à ces fameuses soirées du Parc de la Tête-d'Or où master Grand nous attire à son Chalet, nous promettant de nous renvoyer bourrés de son et contents et d'où l'on part maudissant les panaches des musiciens absents qu'on ne voit pas et l'abdomen du maître de céans qu'on voit trop. — Triste compensation! — Je ne parle pas de l'aménité des garçons; elle est inhérente à la profession comme le tablier blanc et la raie tirée au cordeau....

Sur ce revenons à nos moutons... de Panurge.

Mais je me suis oublié, il faut vous expédier de mon épître inachevée. Croyez-en ce que vous voudrez puisque ce n'est qu'un rêve (bis) comme le chante ce soir la charmante Tautin dans la reprise de l'éternelle *Belle Hélène*.

En attendant donc que je vous dise la *vérité vraie* sur cette *glorification des vanités internationales*, faites vot. e bonheur, si vous n'êtes pas difficile, de ce dialogue ins-

tructif happé au vol, dimanche, sur l'esplanade des Invalides.

Le Géant va s'envoler, Vallès rage de revenir à la Rue, Adrien Marx toise la foule d'un regard superbe en pressant sur son cœur le chausson de lisière de saint Veuillot, le moment est solennel.

— Sans vous commander mon sargent, dit le fusilier Merluchard, mossieu Nadard pourquoi qu'y s'enlève le ballon sous vot' respect?

— Y va découvrir la ville à Soleil, imbécile.

— Merci sargent, mais quoi qu'y veut en faire impérativement?

— Que s'il y savait, y n'irait pas y voir; obséquieusement que c'est pas pour y chercher la lune.

— Que je vous remercie itérativement mon supérieur cependant le camarade Morfouillon y superpose qu'y voulait assavoir s'il est plus lourde qu'il en a l'air.

— Que si tu persévères à m'em... bêter subsidiairement je te colle au clou gratuitement.

— Merci, mon sargent, y a pas de quoi.

Voilà pourtant comment on écrit l'histoire.

(Sera continué.)

BERTRAM.

DIABLOTINERIES

Un de nos confrères de la petite presse a fait dimanche dernier une consommation effrayante d'un tas de T.

Six fois de suite il écrit : « elle l'ourlat, le soutachat, le brodat, le piquat, le plissat, le festonnat, et tout cela... » en plein mois de juin de l'an de grâce 1867! On voit que monsieur affectionne les T.

Ce n'est pourtant pas une raison d'employer tant d'expressions à T, qui, dans le cas présent ne veulent pas T, mais demandent à être écrites sans T.

Mais, pour que notre confrère reconnût ses fautes... d'orthographe, était-il besoin que notre observation les relevât avec bon T?

A la Mutuelle, la Marionnette!

Un malade se plaignait à son médecin de douleurs d'entrailles insupportables; il avait, disait-il, mangé du melon et des fruits un peu trop verts.

L'Esculape en miniature se redressa alors, superbe et plein d'emphase, il s'écria : Je le dis journellement qu'il ne faut pas aux choses trop crues, s'y fier.

CHARADE

Dépourvu de mon premier
On est bien à plaindre;
En face de mon dernier
Le plus fort peut craindre.
Buveur, joueur et vieux routier
Et ne sachant pas feindre,
Tel est celui que mon entier
Désigne et vient de peindre.

Le mot de la dernière charade est *Démon*.

A deviné : Sphinx.

CORRESPONDANCE

Sphinx. — Tu vois qu'on utilise quand on le peut.
Henriquet. — Nous en ferons notre profit quand il en sera temps, car tu n'est pas seul.

Troun-de-l'Air. — Nous arrangerons ça au prochain numéro.
E. B. — Envoyé trop tard, ce sera pour la semaine prochaine; d'ici-là nous espérons te voir.

Patte-à-Coco. — Tu as des idées, mais la forme manque, il faudrait venir nous voir.

Gribiche. — Nous ne connaissons pas le jeune homme que tu nous signales.

Le Gérant, GUERRAZ.

Association typographique lyonnaise.—Regard, rue Tupin, 34.